# Compte rendu, opéra. PARIS. Bastille, le 25 janv 2019. Berlioz : Les Troyens. D'Oustrac, Ekaterina Semenchuk, Degout,… Jordan,Tcherniakov.




**Compte rendu, opéra. Paris. Opéra Bastille, le 25 janvier 2019. Hector Berlioz : Les Troyens. Stéphanie D'Oustrac, Ekaterina Semenchuk, Brandon Jovanovich, Stéphane Degout, Christian Van Horn… Choeurs et Orchestre de l'Opéra. Philippe Jordan, direction. Dmitri Tcherniakov, mise en scène**. Retour des Troyens d'Hector Berlioz à l'Opéra Bastille pour fêter ses 30 ans ! La nouvelle production signée du russe Dimitri Tcherniakov s'inscrit aussi dans les célébrations des 350 ans de l'Opéra National de Paris. Une œuvre monumentale rarement jouée en France avec une distribution fantastique dirigée par le chef de la maison, Philippe Jordan. La première est en hommage à son défunt Président d'Honneur, et principal financeur du bâtiment moderne, le regretté Pierre Bergé. Le metteur en scène quant à lui dédie la production à Gérard Mortier. Une soirée forte en émotion.

# Fin tragique, retour heureux



Les Troyens de Berlioz (livret du compositeur également) est d'après l'épopée latine de Virgile : l'Enéide, avec une inspiration et une volonté dramatique shakespearienne évidente. Probablement l'opus le plus ambitieux, le plus complexe et le plus complet du compositeur, une sorte de Grand Opéra qui ne veut pas dire son nom ; c'est une Tragédie Lyrique, romantique à souhait qui rêve d'un classicisme passé et qui se dresse volontairement contre la frivolité supposée de son temps (l'œuvre est achevée en 1858). L'histoire se situe à Troie et à Carthage à l'époque de la guerre de Troie. Après des années de siège, les Grecs disparaissent et laissent le célèbre cheval. Cassandre, prophète troyenne et fille de Priam, le Roi de Troie, met en garde contre la joie prématurée des Troyens. Ils consacrent le cheval comme une divinité malgré le mauvais présage de la mort du prêtre Laocoon. Les Grecs cachés dans le cheval tuent tous les habitants, mais Vénus sauve Enée, le héros troyen… et il est sommé de fonder une nouvelle patrie en Italie. La fin de Troie est marquée par le suicide de Cassandre et des femmes troyennes.

Le voyage mène Enée chez les Carthaginois au nord de l'Afrique où il tombe amoureux de Didon, Reine de Carthage. Le héros y vit son bonheur jusqu'au moment où les spectres de ses ancêtres le poussent à poursuivre sa route. Didon, abandonnée,

met fin à ses jours.

Formellement, l'inspiration gluckiste est une évidence, avec l'ajout bien personnel d'une instrumentation élargie et novatrice pour son temps, et de longs développements passionnés et passionnants. Riche en pages émouvantes, avec beaucoup de véracité et des cris de passion bouleversants, l'œuvre est avant tout une réussite instrumentale, l'inventivité orchestrale du français est à son sommet. Berlioz parachève la tradition lyrique tout en déclarant la guerre ouverte aux conventions de l'époque.
Nous avons droit à une succession de grands moments musicaux, pourtant sans apparentes prétentions virtuoses. Dans la première moitié, à Troie, le personnage de Cassandre est le chef de file. Brillamment interprété par le mezzo-soprano **Stéphanie d'Oustrac**. Convaincante, la maîtrise impressionnante du souffle, et une expression incarnée, d'une dignité troublante, bouleversante de beauté. Son duo du 1er acte « Quand Troie éclat » avec le baryton **Stéphane Degout** est tout simplement magnifique, voire sublime. Il est le digne compagnon de la mezzo-soprano à tous niveaux, par sa diction impeccable et la force sombre et résolue de son expression musicale. Le finale du 2e acte est tout simplement époustouflant. Nous avons encore des frissons de frayeur. Inoubliable dans tous les sens.
La deuxième partie en apparence plus heureuse est l'occasion pour le ténor **Brandon Jovanovich** dans le rôle d'Enée de briller davantage. Il est capable de tenir les cinq actes ; le chanteur interprète le rôle avec la puissance vocale et le lyrisme expressif nécessaire. La Didon de la mezzo-soprano **Ekaterina Semenchuk** a une voix qui remplit l'immensité de l'auditorium, tâche pourtant peu évidente. Son style également est surprenant et très à propos, tellement qu'on lui pardonnera les défauts ponctuels dans l'articulation. Le nocturne qui clôt l'acte 4, « Nuit d'ivresse et d'extase infinie » est un duo d'une ensorcelante beauté, avec des lignes mélodiques interminables saisissantes, comme l'est

l’espoir de leur amour condamné. La mort de Didon au dernier acte est également un sommet. Nous remarquons également les performances d’**Aude Extrémo** en Anne, sœur de Didon, celle de **Cyrille Dubois** en Iopas avec son chant sublime et archaïsant du 4e avec harpe obligée, ou encore celle de **Christian Van Horn** en Narbal, à la voix veloutée et large comme sa présence sur scène.
Le protagoniste est l’orchestre, pourtant, magistralement dirigé par **Philippe Jordan**. Les cuivres sont expressifs à souhait et les cordes dramatiques ponctuelles. L’intermède qui ouvre le 4e acte « Chasse royale et orage » est le moment symphonique de la plus grande prestance et d’un grand intérêt. Les vents à l’occasion nous transportent dans les merveilleuses contrées du talent musical du compositeur. Si l’orchestre est protagoniste, le chœur dirigé par **José Luis Basso** pourrait l’être également. Le dynamisme est évident, mais surtout la maîtrise des couleurs et la force de l’expression.

**Que dire de la transposition de l’argument proposé par Dmitri Tcherniakov ?** Un coup de génie pour beaucoup, une chose affreuse incompréhensible pour certains. L’action est située dans une période contemporaine imaginée, on ne saurait pas où ni quand exactement, mais le drame Troyen devient drame de famille politique quelque part, et le séjour carthaginois a lieu dans un « Centre des soins en psycho-traumatologie pour les victimes de guerre », où les victimes sont les protagonistes de l’opus, et où l’on fait du théâtre (dans le théâtre), du ping-pong, du yoga ; où certains figurants sont des véritables mutilés… Chose insupportable pour une partie de l’auditoire qui, en forte contradiction avec leur désir supposé d’élégance antique et formelle, décide d’offrir le cadeau empoisonné de ses violentes huées à l’équipe artistique embauchée. Mais un tel poison en cette première fait l’effet contraire à celui souhaité, puisque la majorité de l’auditoire contre-attaque et se lève pour faire une standing ovation, à notre avis, méritée. Berlioz enfin s’adresse sans doute à ces

derniers. De son vivant, il avait conscience de l’implacable adversité parisienne, voilée de frivolité, et de sa résistance à l’innovation. On pourrait dire qu’il fait néanmoins un clin d’œil aux premiers dans une lettre dont nous aimerions partager un extrait « *Étant classique, je vis souvent avec les dieux, quelquefois avec les brigands et les démons, jamais avec les singes* ». Une production de choc à vivre absolument.